

LES SÉQUENCES *S*, *F*, *ST* ET LA QUESTION DE L'ÊTRE: NOTES DE LECTURE SUBMORPHÉMIQUE

Dominique NEYROD

Université d'Angers et Le Mans Université,
Dominique.Neyrod@univ-lemans.fr

D'un autre côté est la pensée qui médite. C'est la pensée qui est en attente d'un en-tendre (Paulhac 2006: 48)

Résumé

On observe que dans le discours heideggérien les différentes déterminations de l'Être sont largement articulées au moyen de la séquence 'st' dans les verbes 'stand', 'stellen', 'stehen' et tous leurs composés, ainsi que dans certaines formes ('west', 'ist') du paradigme du verbe 'sein'. Racine indo-européenne porteuse du sens de stabilité, de permanence, représentation iconique du temps, incarnation de la notion de limite, de terme d'un processus, la séquence 'st' apparaît chez Heidegger propre à dire le 'Sein' et la 'Phusis' et nous le suivrons sur ce chemin dans la première partie de cet article. Dans la deuxième partie, nous nous intéresserons aux séquences 'f' et 's' présentes dans 'phusis': nous considérons qu'elles forment avec 'st' un groupe de submorphèmes dotés d'une forte motivation dans le cadre de la quête de l'Être poursuivie par Heidegger et nous proposons en conclusion de les envisager comme parole matricielle et comme expérience vitale incarnée.

Mots-clé: submorphologie motivée; Heidegger; question de l'Être; motivation du signifiant; linguistique.

1. Introduction

Dans un article récent, nous nous étions posé, à partir du paradigme de la submorphologie motivée, la question du sens et des emplois des verbes "être" dans les langues romanes¹ et nous avons convoqué dans le cadre de notre réflexion le

¹ *Ser/estar* en espagnol et portugais, *essere/stare* en italien, etc. Voir D. Neyrod (2021).

texte intitulé "Grammaire et étymologie du mot *être*" de Martin Heidegger, 2ème chapitre de *Introduction à la Métaphysique*. (Heidegger, 1967)

L'étude que nous présentons ici est un approfondissement de cet aspect de notre réflexion initiale, qui nous avait révélé la place des séquences sonores *s, f, st* dans les mots avec lesquels Heidegger poursuit la question de l'être (*die Seinsfrage*) à travers le grec et l'allemand. En tant qu'elles sont présentes dans l'expérience de la pensée et du dire du philosophe, ces séquences sonores *font sens, ont du sens*, et par conséquent sont bien des "unités significatives". Nous les considérons comme des submorphèmes lexicaux mimophoniques, dont nous voudrions ici envisager la gestuelle phono-articulatoire comme geste vivant, offrant une authentique expérience du "penser" et du "dire" ainsi qu'une expérience de lecture que nous appelons "lecture submorphémique".

Dans notre lecture, nous avons été frappée d'une part par la prégnance de la séquence *st* dans les mots utilisés par le philosophe (*stand, stehen, stellen*) pour cerner la réalité de l'Être, du *Sein*, et d'autre part, par le fait que ce sont ces mêmes mots qui définissent la φύσις (*phusis*), concept central de la pensée de l'Être chez Heidegger et vocable caractérisé du point de vue phono-articulatoire par les deux fricatives continues, *f* et *s*. C'est dans le cadre de cette problématique phono-articulatoire et phonosémantique que nous tenterons de suivre un moment Heidegger dans sa quête de l'Être.

2. La séquence submorphémique *st*

Considérant dans l'unité significative submorphémique la relation entre le signifiant et le signifié incarné, Didier Bottineau (Bottineau, 2022) voit dans *st* l'exemple d'une relation qu'il nomme "idolique", où la motivation entre les deux parties du signe est intrinsèque et il cite l'interjection latine "*st*", injonction à faire silence, l'équivalent du français "chut", qui présente la même séquence consonantique: fricative continue-occlusive dentale. C'est en effet un cas où le signifiant *est* sur le plan sonore ce qu'il *signifie* sur le plan de la communication, c'est-à-dire l'arrêt, la limite, le terme d'un processus, l'occlusive dentale *t* venant interrompre le flux continu de la sifflante.

La séquence *st* peut également être abordée comme étymon indo-européen, d'où provient, entre autres, le latin *stare* "se tenir (debout), (immobile, (ferme))"². (Gaffiot, 1934: 1480). Pour Robert Lafont, le schème *S-T.H2 est la verbalisation de "l'érection somatique propre à l'espèce humaine: *stat* "il se tient debout" (Lafont, 2001: 59). La séquence *st* a bien valeur ici de submorphème, présent dans les langues indo-européennes avec pour invariant notionnel les notions d'érection, de stabilité, de permanence, d'immobilisation (Ernout & Meillet, 1951: 1154-1156)³ et nous noterons qu'elle est largement représentée dans les langues germaniques⁴.

Enfin, la séquence *st* est en soi une structure temporelle, du fait qu'elle se développe dans deux unités, qui correspondent à deux événements phonosémiologiques successifs (le *t*, en position explosive, qui interrompt la continuité du *s*), contrairement à *s* ou *f* qui se développent dans une seule unité temporelle (une articulation continue accompagnée d'un flux d'air (Pagès, 2017: 89-100)). Elle est à ce titre une représentation iconique du temps. Notons d'autre part que les notions de stabilité, de permanence, d'immobilisation, tout comme les notions de limite et d'arrêt, incluent nécessairement la dimension temporelle.

C'est par la séquence *st* que sont articulées dans le discours de Heidegger, les différentes déterminations de l'être: "être au temps", "être stable", "être limité" ou "être terminé".

2.1. L'être comme "être au temps"

"En 1927, dans *Être et temps* [*Sein und Zeit*]" écrit François Paulhac "le temps était l'horizon transcendantal de l'être".

Le travail préparatoire pour faire émerger l'être du *Dasein* [...] consiste à l'envisager dans l'horizon de la temporalité. [...] L'homme de Heidegger [...] est dans un champ de possibles, déterminé par son "a-venir". [...] en attente d'un futur qui s'avance vers lui, le rend "passé" et "ayant à être pour la mort". (Paulhac 2006: 25)

² Pour les multiples dérivés et l'étymologie, voir A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Librairie Klincksieck, 1951, art. *stō*, p. 1149.

³ Racine "stā-: stā-: English meaning to stand. German meaning stehen, stellen". (Pokorny 1959).

⁴ "Dans les langues germaniques, la combinaison *st* est largement représentée: dans le lexique, comme classificateur notionnel (notion d'immobilité, fixité, interception); et dans le système grammatical, avec la même valeur appliquée à des processus abstraits de formation du sens (système de la personne; degré des adjectifs: superlatif". (Bottineau 2010: 34).

Ces deux mots, *Sein* et *Zeit*, ces deux mots presque homophones, déclarent en effet, si on en fait une lecture submorphémique, la collusion entre "être" et "temps" : la fricative continue *s* ([z]) de *Sein*, structure unique donc atemporelle, se développant dans *Zeit* en deux unités disjointes *z* et *t*, qui recomposent la séquence *st*, image du temps. "*Sein* dans *Sein und Zeit* n'est pas autre chose que *Zeit*" écrit Heidegger (1968: 36), qui poursuit, au sujet des verbes "être" (*Sein*), εἶναι (*eivai*) ou *esse*: "En réalité, cet εἶναι veut dire: être présent. [...] dans l'être-présent règnent, non pensées et celées, présence *actuelle* et persistance dans la *durée*, se déploie le *temps*" (Heidegger, 1968: 37, nous soulignons).

Rappelant "ce qu'enseigne la linguistique au sujet des racines auxquelles remontent les flexions du verbe "être [*Sein*]", Heidegger en compte trois qui "nous fournissent les trois significations initiales immédiatement parlantes: vivre, s'épanouir, demeurer" (Heidegger, 2005: 63).

La troisième racine n'apparaît que dans le système de flexions du verbe germanique *sein*, c'est **ues*, sanscrit *vasami*, germanique *wesan*, habiter, séjourner, se tenir; à **ues-* se rattachent φεστία, φάστν, *Vesta*, *vestibulum*. C'est à partir de là que se forment en allemand [...] *wesen* (déployer son être) [...]. Le substantif *Wesen* ne signifie pas à l'origine l'essence, le ce-que-c'est [*das Was-sein*], la *quidditas*, mais la demeure comme présent de ce dont règne la présence [...] (*Ibid.*)

Cette racine est la racine indo-européenne *ues-1*⁵ signifiant "rester, vivre" et qui connaît un dérivé *ues-ti-s*, signifiant "séjour" et "arrêt", qui se retrouve dans de nombreuses langues indo-européennes. Cette forme dérivée en *-ti* recompose le submorphème *st* pour des significations incluant l'idée du temps à travers celle du séjour (sanscrit *vasati*, il séjourne, *vastu*, emplacement, grec *astu*, ville), donc de la permanence, ou de la "demeurance". Le verbe *sein* compte peu de formes flexionnelles en *st*, et c'est avec *stand* et *stehen*, que Heidegger veut déterminer l'être. Par exemple:

Or le fait de se tenir érigé dans toute sa stature [*Da-stehen*], de parvenir à une certaine tenue [*Stand*] et d'y trouver une *stabilité* [*Stand*], c'est là ce que les Grecs entendent par *être* [*Sein*] (*Ibid.* p. 39).

La séquence *st* est tout aussi prégnante lorsqu'il s'agit de définir la vie, le vivant, au sujet de la racine **es*, pourtant constituée de la seule fricative sifflante

⁵ "ues-1. English meaning to stay, live, spend the night. German meaning verweilen, wohnen, übernachten. Derivatives ues-ti-s 'Aufenthalt'" (Pokorny 1959).

continue, simple flux d'air et "icône du souffle", comme l'écrit Robert Lafont (Lafont, 2001: 44) :

La racine la plus ancienne, l'étymon proprement dit est *es-, en sanskrit *asus*, la vie, le vivant, ce qui se tient [steht] en soi-même, ce qui va et repose à partir de soi-même: ce à quoi il ne tient qu'à soi de se tenir [Eigenständige] (Heidegger 2005: 61).

Il en est de même lorsqu'il s'agit d'explicitier le sens du grec $\varphi\upsilon\omega$ (*phuô*) au sujet de la racine *bhû-/*bheu. De la fricative bilabiale *f*, simple décollement des lèvres qui s'entrouvrent et laissent passer l'air, on peut dire qu'elle est le geste de l'éclosion et c'est d'ailleurs ainsi que l'interprète Heidegger:

Cette racine *bhû fut interprétée jusqu'à présent comme nature et comme "croissance", conformément à la conception usuelle et superficielle de φύσις et de φύειν [pousser, faire naître, faire croître]. A partir de l'interprétation puisée à la source qui se dégage de la confrontation avec le commencement de la philosophie grecque, le "croître" s'avère être une éclosion [...]" (*Ibid.*).

Néanmoins, c'est avec *Stand* que Heidegger explique le verbe $\varphi\upsilon\omega$:

L'autre racine indo-européenne est *bhû-/*bheu. S'y rattache le grec φύω, s'épanouir, étendre son règne, en venir à se tenir [zu Stand kommen] et à se maintenir [im Stand bleiben] à partir de soi-même.

Ainsi *sein*, comme *asus*, comme $\varphi\upsilon\omega$, se laissent définir par les verbes *stand* ou *stehen*, issus de la racine indo-européenne *stā-* se tenir debout, que les langues romanes ont intégrée formellement comme verbe "être". A la question que Heidegger pose lui-même:

[...] comment et en quoi cette triple provenance [les 3 étymologies de *sein*] se laisse-t-elle penser de manière unitaire? [...]. En quoi réside notre dire de l'*être* – d'après toutes les flexions qui sont les siennes dans la langue?

on pourrait répondre que "le dire de l'être" c'est *st*. Ce que le philosophe déclare lui-même d'une certaine façon lorsqu'il écrit:

Il y a ceci de remarquable que dans toutes les langues indo-européennes le "est" [*ist*] (gr. ἔστιν, lat. *est*...) se maintient dès le début" (*Ibid.*).

2.2. L'être comme "être-stable"

La stabilité est une autre détermination de l'être, qui est présentée par le philosophe comme une modalité du temps, conçu comme durée ("constance" [*ständig*]) en même temps qu'une limite initiale ("prenant à partir de là son essor"):

"Être" [*sein*], cela revient à dire pour les Grecs: *stabilité* [*Ständigkeit*], au double sens de:

- 1) Se-tenir-en-soi [*In-sich-stehen*] comme prenant à partir de là son essor [*Ent-stehendes*]⁶ (φύσις)
- 2) En cette stabilité trouver sa "constance" [*ständig*], s'y attarder (οὐσία) [*ousia*] (Heidegger 2005: 47)

C'est la "tenue" (comme en français "tenir une note"). "Tenue", "constance", "stabilité", "limite" se conjuguent dans la définition suivante de l'être de l'étant rythmée par la séquence *st* dans les verbes *stehen*, *stand* et leurs dérivés. Le texte français rend compte de cette structure sonore et présente un grand nombre d'occurrences de *st* ("se tenir" et ses dérivés "se contient", "se détient", "stature", "stabilité", "stable", "s'installe", "consiste"⁷, "constance", et même "s'y attarder" dans la citation ci-dessus) qui constituent une sorte de basse continue, un discours submorphémique tissé avec le discours grammatical et lexical

Or le fait de se tenir érigé dans toute sa stature [*Da-stehen*], de parvenir à une certaine tenue [*Stand*] et d'y trouver une stabilité [*Stand*], c'est là ce que les Grecs entendent par être [*Sein*]. Ce qui, de la sorte, parvient à une certaine tenue [*Stand*], devient en soi-même stable [*ständig*], s'installe [*schlägt*]⁸ de soi-même librement dans la nécessité de sa limite [...] Ce qui se tient et se contient à partir de sa propre limite, ce qui se détient et consiste en cette constance [*ständige*], c'est l'être de l'étant [...]" (Heidegger 2005: 39).

2.3. L'être comme être-limité⁹, comme être-terminé

La "tenue" va de pair avec une autre détermination de l'être: c'est la limite, le terme. "Limite et terme sont cela grâce à quoi l'étant commence à être" (Heidegger, 2005: 41).

⁶ Précisons que *ent-stehen* véhicule la notion de naissance, d'émergence, et non l'idée du vol que suggère "prendre son essor".

⁷ Au XV^e s., "consister" signifiait "se maintenir en un certain état" (TLFi: <https://www.cnrtl.fr>).

⁸ La fricative chuintante continue à l'initiale et l'occlusive dentale finale recomposent dans *schlägt* la séquence *st*, discontinue.

⁹ La limite est une notion-clé du discours sur l'étant de Parménide dans l'interprétation qu'en donne B. Cassin (1998). La philosophe intitule même un paragraphe de sa présentation: "Le scénario identitaire et la mise en scène de la limite [souligné par nous]" (p. 53). Au sujet du fragment VIII elle écrit: "*To eon*, l'étant, est le moment de la plus grande contrainte exercée sur le "est": la limitation est essentielle à la forme sujet. L'étant est tenu, maintenu, ligoté: tel est le sème le plus insistant et le plus caractéristique de l'étant" (p. 55). L'étant est limité par la "justice", la "nécessité", le "destin" et par la "règle" selon laquelle l'étant est "non-dépourvu de fin" (*ouk ateleutêton*, non-privé de τέλος). Ajoutons que le fragment VIII du "Poème" de Parménide est le fameux récit du chemin, de la voie "est" (ἔστι).

Le terme, c'est το τέλος (*to télos*) (où apparaît la séquence *st*, discontinue et inversée, *t, s*)¹⁰ "qui ne signifie pas but ni fin" et "n'est nullement compris en l'occurrence en un sens négatif" (Heidegger, 2005: 39). "Le terme est terminaison au sens d'un achèvement ayant trouvé la plénitude d'un accomplissement" (*Ibid.*: 41).

La limite est avant tout la stabilité: "ce n'est pas cela où quelque chose cesse" (Heidegger, 1968: 529).

La limite, c'est chaque fois ce qui limite –le délimitant et déterminant, ce qui donne maintien et stabilité, ce grâce à quoi et en quoi quelque chose a origine et est (*Ibid.*).

Parvenir à une tenue signifie dès lors: avoir conquis sa limite propre, être parvenu à sa propre délimitation (Heidegger 2005: 39).

"Pour les Grecs" ajoute Heidegger, l'"être" signifie *l'entrée en présence dans ce qui n'est pas en retrait*" et "être présent (*an-wesen*) veut dire [...]: *une fois apparu, durer dans le non-caché*" (Heidegger, 1958: 267). On peut lire cette apparition ("se déploie"), cette durée ("se tient"), ce non-caché ("s'expose") qui est le "est" dans la citation suivante où dans chaque verbe résonne le *st*, qu'il soit issu de la racine *stā-* (*steht* et *stellt*), ou de deux des racines du verbe *sein*, **ues-* et **es-* (*west*, *ist*):

Quelque chose se déploie [*Etwas west an*], se tient en soi-même [*es steht in sich*] et ainsi s'expose [*und stellt sich so dar*]. Autant dire est [*es ist*] (*Ibid.*: 41).

C'est la *Gestellung*, ainsi commentée par François Fédier:

La *Gestellung* est l'ensemble unique de tous les modes de l'entrée dans la présence qui ont pour trait commun de mettre, d'instituer: d'in-staller, bref de faire venir l'étant à sa stature propre. D'où l'expression de Heidegger: *die Gestellung in die Gestalt* – où l'on comprend que la *Gestalt*, la "forme" ou, mieux, la stature, n'est qu'en tant qu'elle est la "fin" d'une *Gestellung* (Heidegger 1968: 534, note 1).

Les mots "entrée" et "fin" nous paraissent significatifs pour notre propos: le mot "entrée" en ce qu'il suppose une limite initiale, ce qui, en termes de lecture submorphémique, correspond à l'occlusion initiale qui rend possible l'articulation d'une consonne occlusive, en l'occurrence *t*; le mot "fin", qui, dans l'optique de notre séquence *st*, renvoie à la *terminaison*, peut-être à la *délimitation* du

¹⁰ Si Georges Bohas a mis en lumière pour l'arabe le principe de réversibilité des submorphèmes, le principe contraire de non-réversibilité des éléments consonantiques des racines indo-européennes est soutenu prudemment par Dennis Philps, dans la mesure où le sens de la racine serait donné par la 1^{ère} consonne (Philps 2021: 180). Néanmoins, dans τέλος, la séquence discontinue *ts* a bien le sens de *st*.

processus lancé par l'articulation de *s*, fricative continue sans limite initiale ni finale.

Sa propre fin est pour l'homme, qui est "être pour la mort", "une détermination intrinsèque de son être"¹¹ et la séquence *st* mime cette réalité de l'être, l'occlusive dentale rompant la continuité de la fricative sifflante et produisant l'arrêt du souffle. Relation "idolique", pour reprendre le terme de Bottineau, entre le signifiant et le signifié incarné, qui trouve une verbalisation radicale dans ce vers de la Huitième élégie de R. M. Rilke: "Oder jener *stirbt und ISTS*", "Tel autre meurt et il l'est", où le pronom "l'" renvoie à "ce qui n'est nulle part et que rien ne limite", dans le passage suivant:

Toujours c'est le monde, / et jamais ce qui n'est nulle part et que rien ne limite:/ le pur, l'insurveillé, que l'on respire,/ que l'on sait infini et ne convoite pas. Dans son enfance/ tel s'y perd en silence et en est/ ébranlé. Tel autre meurt et il l'est (Rilke 1943: 84-85).

La question de la limite est à la base du "différend" qui oppose Rilke et Heidegger sur la question de l'être. Elle va de pair avec la notion de l'"Ouvert" (*das Offene*).

"Ce que Rilke nomme ici l' "Ouvert" [dans le premier vers de la Huitième Élégie "De tous ses yeux la créature voit l'"Ouvert"] et qu'il entend comme "l'espace pur dans lequel infiniment fleurissent et se perdent les fleurs"¹², c'est-à-dire comme "monde" et comme "libre" ou "pur", Heidegger l'interprète comme l'unité de la nature conçue comme un flux permanent et inconscient que subit passivement la créature animale" (Mattei 2004)¹³.

L'absence de limite, de "*finis*" caractérise l'Ouvert de Rilke, que seul l'animal peut voir car il "a toujours son déclin derrière lui"¹⁴ et "il avance dans l'Éternité, comme coulent les sources"¹⁵, "*frei von Tod*" libre de mort, en totale contradiction avec le *Sein zum Tode*, "l'homme de Heidegger "ouvert à" c'est-à-dire non terminé, encore sur le mode du possible, ayant encore à mourir" (Paulhac, 2006: 25).

¹¹ "Le *sum moribundus* (je suis destiné à mourir) a remplacé le *cogito sum*. Seul donne son sens au "je suis" le sentiment de sa propre mort qui, pour le *Dasein*, n'est pas un événement du monde puisqu'elle constitue la fin de celui-ci mais une détermination intrinsèque de son être" (Paulhac 2006 : 29).

¹² La traduction, beaucoup plus heidegérienne, de Roger Munier dit: "le pur espace devant nous, en quoi les fleurs *sans fin éclosent*" (souligné par nous). Voir R. M. Rilke (1998).

¹³ En ligne: <https://doi.org/10.4000/noesis.28>.

¹⁴ Ce que Heidegger contredit: "Seul l'homme meurt. L'animal périt. La mort comme mort, il ne l'a ni devant lui ni derrière lui" (Heidegger 1958: 212).

¹⁵ Là encore, l'opposition entre les conceptions de Rilke et de Heidegger se fait presque terme à terme: l'Éternité, *aeternitas* est pour Heidegger le *nunc stans*, qui se dresse dans sa limite, alors que l'Éternité de Rilke serait plutôt le *nunc fluens*, la *sempiternitas* de Heidegger. Voir (Heidegger 1968: 530).

3. Les submorphèmes *f* et *s* et la φύσις (*phusis*).

On ne peut ignorer dans le mot φύσις la prégnance de ces deux fricatives, la labiale *f* et la sifflante *s*. Cette dernière, simple flux d'air passant entre les lèvres entrouvertes, est un processus non-délimité, alors que la labiale *f* implique un début qui est le décollement des lèvres qui laissera passer le souffle, ce que nous avons appelé "geste de l'éclosion". C'est cette labiale qui donne à la racine indo-européenne sa coloration notionnelle, "gonfler, enfler"¹⁶, qui est pour Heidegger celle du mot φύσις, "qui dit ce qui s'épanouit de soi-même (par ex. l'épanouissement d'une rose), le fait de se déployer en s'ouvrant et, dans un tel déploiement, de faire son apparition [...]" (Heidegger, 1967: 26).

Ainsi, le geste phonoarticulatoire de *f*, c'est la φύσις. La φύσις est l'être (*Sein*) et l'étant (*seiende*), elle est aussi le "se-tenir-en-soi [*das In-sich-stehen*] comme prenant à partir de là son essor [*als Ent-stehendes*]" (Heidegger, 2005: 46-47). Le commentaire de François Fédier sur les verbes *stehen* et *entstehen* souligne l'existence de la limite initiale ("à partir de l'entrée dans la présence", "sortir de", "à partir de quelque chose") nécessaire à l'événement et au geste de l'éclosion. Il relie aussi la φύσις au *st*, à travers *stare* "être debout" et τέλος "terme, fin":

Stehen, c'est "être", au sens de stare: être debout – mais être debout comme ce qui est venu se mettre debout, et que menace sans cesse une chute, bref: "être", compris à partir de l'entrée dans la présence. [...]. Ent-, c'est la particule qui dit la mise en mouvement qui libère, la marche qui fait sortir de, et cela dans la direction précise d'un "but" (τέλος). [...]. Entstehen, c'est donc "être" à partir de quelque chose, de sorte que cet être parvienne à son complet épanouissement [...] (Heidegger 1968: 559, note 1).

Qu'est-ce encore que la φύσις? C'est un genre du "produire" ou plus exactement du "pro-duire (=conduire dans le "en avant" de l'ouvert)" (Heidegger, 1968: 561, note 2):

Produire (*Her-stellen* = *installer*, placer, poser à partir d'ailleurs) ne peut alors plus vouloir dire "faire" mais [...] laisser advenir au présent – entrée dans la présence. [...]. Au lieu de *Entstehung* [...] il faudrait dire *Ent-stellung*, non pas au sens habituel [mais dans celui où] un étant particulier – est posé (installé dans sa consistance) et ainsi *est* (Heidegger 1968: 562).

¹⁶ La consonne initiale de la racine indo-européenne est l'occlusive bi-labiale /b/ (additionnée ou non d'une laryngale) dont l'articulation implique une fermeture initiale et un gonflement des joues au moment d'expulser le souffle, particulièrement lorsque cette consonne est suivie de la voyelle arrondie [u]: "b(e)u-2, bh(e)ũ-, english meaning to swell, puff, german meaning aufblasen, schwellen" (Pokorny 1959) autrement dit "gonfler, enfler", qui est la description même du geste articulatoire.

Et à propos d'un autre passage qui dit "[...] die angesprochen wird als Entstellung in den Ent-stand", le traducteur commente:

Il faut comprendre cet *Ent-stand* comme l'aboutissement du mouvement qu'est l'*Entstellung*. *Ent-stand*, c'est donc le *Stand* abouti, c'est-à-dire parvenu à sa fin (τέλος): ce qui se tient en soi dans la complète libération de soi-même [...] (Heidegger 1968: 564-565, note 2).

Enfin, comme le suggère sa lecture submorphémique, la φύσις est l'ouvert:

La φύσις est cheminement, cheminement en tant qu'ouverture pour s'épanouir (*Ibid.*: 568).

La φύσις est l'être même [...] (Heidegger 2005: 27). Et le déploiement de l'être, c'est de se déclore, de s'épanouir, de ressortir dans l'ouvert du non-retrait- φύσις (Heidegger 1968: 582).

Dès *Sein und Zeit* le philosophe détermine l'homme comme être-au-monde. "Le caractère du *Dasein* (humain) [est] d'être ouvert à, de sortir hors de lui-même, d'être tourné vers ce qui est extérieur à lui-même [...]" (Paulhac, 2006: 20). C'est "l'ek-sistence" (ou ek-sistance) qui "ne coïncide pas, ni dans son contenu, ni dans sa forme avec l'existencia [par opposition à essentia]. Dans son contenu, l'ek-sistence signifie ex-stase en vue de la vérité de l'être" (Heidegger, 1966: 83).

La création du terme "ek-siste/ance" répond à

l'indigence de pensée et la terne platitude avec lesquelles on dit "existence" et "exister" pour désigner l'être, [qui] attestent une fois de plus à quel point l'être nous est devenu étranger [...].

En effet,

Être, cela revient à dire pour les Grecs *stabilité* [...]. Ne-pas-être signifie dès lors: ne pas se maintenir en une telle stabilité n'ayant dû qu'à elle-même son propre surgissement, être déstabilisé: ἐξίστασθαι¹⁷ [*existasthai*]– "existence", "exister" veut donc dire précisément, pour les Grecs: ne-pas-être (*nicht-sein*) (Heidegger 2005: 47).

C'est ce que, dans les termes de notre lecture submorphémique, nous pourrions nommer "la sortie du *st*".

Mais l'événement crucial de l'ouverture est la parole, le "tracé-ouvrant (*der Aufriss*)" (Heidegger, 1976: 238), et cette parole est nomination. "L'être, [répète Heidegger], [...] c'est le don de nommer qui n'est don qu'en tant qu'il est reçu [...] (Paulhac, 2006: 51)". La collusion entre l'être et la parole est totale et radicale; c'est cet "événement mystérieux qu'est la nomination, le fait, pour la

¹⁷ ἵστημι (*istêmi*): "(se) placer debout" , "se tenir, demeurer, rester" ; ἐξίστημι (*existêmi*)" (faire) sortir de". Voir Bailly (1895).

totalité des étants-existants réels et possibles –de se révéler dans la *parole humaine*" (Dastur, 2003: 117, citée par Paulhac, 2006: 52, nous soulignons):

[...] c'est seulement le mot qui amène la chose, quelle qu'elle soit, en tant que l'étant qui est –qui l'amène et l'installe dans cet "est", l'y tient, l'y maintient et gouverne sa tenue [...] le mot "est" lui-même cela qui tient la chose en tant que chose [...] (Heidegger 1976: 172).

Dans les écrits de Heidegger, la "parole" du mot se présente volontiers sous les traits d'un discours étymologique, largement dépassé, d'ailleurs, dans la réflexion qu'il suscite. Le philosophe en prend acte lui-même avec humour au moment de questionner le mot *Ding*:

Le soupçon se fait jour que notre effort pour arriver à une expérience de l'être de la chose pourrait être fondé sur l'arbitraire d'un jeu étymologique. L'opinion se confirme, elle se répand déjà partout, qu'au lieu de considérer les rapports essentiels, nous ouvrons simplement le dictionnaire. Mais c'est le contraire de ce qu'on craint qui est ici le cas (Heidegger 1958: 207).

Quant à nous, c'est comme parole *matricielle* (pour reprendre le concept de *matrice* pré-linguistique de la TME de Bohas) que nous envisagerons la submorphémie dans notre conclusion.

4. Conclusion: la submorphémie comme parole

[...] la notion d'incarnation corporelle et de biomécanique caractérise fondamentalement les traits dont on a besoin pour développer une véritable phonologie qui ne contourne pas le phénomène qu'elle vise à décrire: la parole humaine (Bottineau 2021: 127).

Cette phonologie est en train d'émerger dans les travaux d'un certain nombre de chercheurs spécialistes des langues sémitiques et des langues indo-européennes¹⁸. Dans le cadre de notre étude, nous ne retiendrons que les notions de "trait" et de "parole". Les séquences submorphémiques qui nous ont intéressées s'opposent principalement par les traits continu (*s, f*) vs occlusif (*t*) et à un niveau plus primaire encore, par une simple gestuelle buccale, ouvrir vs fermer. Et telle est *leur parole*: l'opposition de l'ouverture buccale permettant l'exhalaison

¹⁸ Nous pensons bien sûr à la TME (Théorie de la matrice et des étymons) de Georges Bohas et aux importants travaux de ses disciples pour l'arabe et pour l'hébreu; ainsi qu'à la TSG (Théorie sémiogénétique de l'émergence et de l'évolution du signe linguistique) de Dennis Philips pour l'indo-européen, à la TSS (Théorie de la saillance submorphologique) de Michaël Grégoire pour l'espagnol, à la cognématique de Didier Bottineau ainsi qu'aux travaux des spécialistes de différentes langues (anglais, français, italien, espagnol, etc.) qui apportent leurs contributions à cette construction.

continue du souffle (*s*, "icône du souffle")¹⁹ et de sa fermeture, qui interrompt le processus précédent (*st*); le passage de la fermeture à l'ouverture (*f*, geste de l'éclosion).

Aux "profils impressifs et gestuels de la TME ("courbure", "nasalité", "coup", "traction") ou [aux] schèmes moteurs de la semiogénèse (par exemple *kn* "articulation [...]") (Bottineau, 2021:115) associés aux constituants submorphémiques, il faudrait ajouter la notion de parole car le submorphème n'a pas de sens lexical et ne peut être que parole, telle que la décrit Dennis Philips (Philips, 2021: 199) comme unité primitive d'interaction verbale ayant pour signification la gestuelle articulatoire elle-même qui la produit et qui se constituera peu à peu en langues(s) et en pensée. Et même en "outil de la pensée". Car, comme l'auront montré nos "notes de lecture submorphémique", dans les séquences submorphémiques *f*, *s* et *st* s'inscrit, pour nous, humains, qui "entendons parler la parole" (Heidegger, 1976: 241) une expérience initiale, corporelle et phonomimétique, l'expérience vitale incarnée de tout être humain, qui traverse en maints endroits la pensée de l'Être.

Bibliographie

- BAILLY, Anatole [1895]. Dictionnaire Grec-Français. Hachette & Cie.
- BOTTINEAU, Didier (2021). La théorie des matrices et étymons (TME) de Georges Bohas comme morphophonosémantique lexicale, générative, opérative et incarnée. Dans: D. LEEMAN et al. (ed.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*. Paris: Honoré Champion.
- BOTTINEAU, Didier (2010). La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes. Dans: G. LE TALLEC-LLORET (éd.) *Vues et contrevues*, Limoges: Lambert-Lucas.
- CASSIN, Barbara (1998). *Parménide, Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être ?* Paris: Seuil.
- DASTUR, Françoise (2003). Heidegger et la question anthropologique, Louvain-Paris: Peeters.
- ERNOUT, Alfred & Antoine MEILLET (1951). *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Librairie Klincksieck.
- GAFFIOT, Félix (1934). *Dictionnaire illustré Latin-Français*. Librairie Hachette.

¹⁹ "Le trait [+ continu] [...] entretient un rapport mimophonique assez clair avec la notion de "souffle" ou de "mouvement de l'air" écrit Bruno Paoli au sujet de l'arabe et de deux matrices relatives au "nez" et aux "mouvements de l'air" dans la TME de Georges Bohas. Voir (Paoli 2021: 233).

- HEIDEGGER, Martin (1976). *Acheminement vers la parole* [*Unterwegs zur Sprache*, 1959]. Paris: Gallimard.
- _____, (1958). Logos. (Héraclite, fragment 50). Traduction PRÉAU, André, *Essais et conférences* [*Vorträge und Aufsätze*, 1954], (pp. 249-278). Gallimard.
- _____, (1968). Ce qu'est et comment se détermine la φύσις. Traduction FÉDIER, François, *Questions I et II*, (pp. 473-582). Paris: Gallimard.
- _____, (1968). *Qu'est-ce que la métaphysique?* Introduction. Traduction MUNIER, Roger, *Questions I et II*, (pp. 23-45). Paris: Gallimard.
- _____, (2005). *Grammaire et étymologie du mot "être"*. Traduction DAVID, Pascal. Paris: Seuil.
- _____, (1966). Lettre sur l'humanisme Traduction MUNIER, Roger, *Questions III*. Paris: Gallimard.
- _____, (1958). La chose. Traduction PRÉAU, André, *Essais et conférences*, (pp. 194-218). Paris: Gallimard.
- _____, (1967). *Introduction à la métaphysique*. Traduction KAHN, Gilbert (*Einführung in die Metaphysik*, Cours du semestre d'été 1935 à l'Université de Fribourg, Max Niemeyer, 1952). Paris: Gallimard.
- LAFONT, Robert (2001). *Praxématique du latin classique*. Paris: L'Harmattan.
- MATTEI, Jean-François (2004). L'ouvert chez Rilke et Heidegger, *Noesis* 7/2004. <https://doi.org/10.4000/noesis.28>.
- NEYROD, Dominique (2021). Être dans les langues romanes à la lumière de Heidegger et de la submorphologie motivée. Dans: D. LEEMAN et al. (éds.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*, (pp. 335-355). Paris: Honoré Champion.
- PAGÈS, Stéphane (2017). Analysis of the ser/estar opposition based on the origins and evolution of {st} salienting: a submorphological and enactive approach, *Signifiances (Signifying)*1 (3), 89-100.
- PAOLI, Bruno (2021). La TME en question(s): données, corpus, matrices, étymons, augments, iconicité. Dans: D. LEEMAN et al. (éds.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*. Paris: Honoré Champion.
- PAULHAC, François (2006). *Quelques pages sur Heidegger*. Vrin.
- PHILIPS, Dennis (2021). Le concept d' "invariant" dans la théorie des matrices et des étymons de Georges Bohas. Dans: D. LEEMAN et al. (éds.), *La submorphologie motivée de Georges Bohas: vers un nouveau paradigme en sciences du langage*. Paris: Honoré Champion.
- POKORNY, Julius (1959). *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, 2 tomes, A. Francke, Berne/Munich.
- RILKE, Rainer M. (1943). *Les Élégies de Duino. Les Sonnets à Orphée*. Traduction ANGELLOZ, Joseph. F. Paris: Aubier-Montaigne.

RILKE, Rainer M. (1998). *La huitième élégie de Duino de Rainer Maria Rilke*, traduite et commentée par MUNIER Roger. Paris: Fata Morgana.